



Journal "La Gruyère" du 31 oct. 2015

mée au deuil et à son accompagnement. Car l'esprit humain est complexe. Devant un événement traumatisant, par mesure de protection, le subconscient refuse de l'admettre. «Le déni est la première phase du deuil. L'on a toujours envie de croire que ce n'est pas vrai, que la personne n'a pas disparu à tout jamais. Voir le corps peut donc éviter de rester bloqué dans cette phase.»

Les traumatisés du cadavre

Isabelle Roulin, officiante laïque lors de cérémonies funéraires, notamment, est du même avis. «Même si l'apparence de la personne a changé, je pense qu'il est bon de la voir. La mort ne va pas vous rattraper si vous parlez d'elle ou que vous voyez un corps!» Dans leurs expériences, jamais ces deux spécialistes du deuil n'ont entendu quelqu'un leur dire «je n'aurais pas dû voir son corps».

Les traumatisés du cadavre, ce sont les personnes qui étaient enfants dans les années

1950, qui devaient aller avec leur classe rendre hommage au mort du village, reposant dans une ambiance grave et solennelle. «Si ce fut traumatisant pour eux, c'est en raison du manque d'explications qu'ils avaient, souligne Raymonde Charrière. Et de ce qui se disait, comme "ne faites pas de bruit, vous allez le réveiller"! Or il est important pour un enfant d'être bien accompagné dans de tels moments.» Et d'ajouter qu'il est impératif de ne pas forcer quelqu'un à voir le corps du défunt s'il ne le souhaite pas. «L'essentiel étant de trouver un moyen de lui dire adieu», poursuit Isabelle Roulin. Un acte douloureux, mais indispensable pour se remettre un jour de ce décès.

Cette dernière est convaincue des bienfaits des rites pour engager le deuil au mieux. Elle propose d'ailleurs des cérémonies personnalisées, adaptées au caractère du défunt, où vaches en bois et dessins d'enfants finissent parfois par re-

couvrir le cercueil! «Chaque être est unique. Pour moi toutes les cérémonies devraient donc être différentes.» Depuis qu'elle offre ce service, la demande ne fait que croître. Beaucoup ne souhaitent pas des obsèques standards ou trop solennelles. Eloignés de l'Eglise ils cherchent une autre voie.

Pastorale de la peur

C'est bien là la preuve, pour l'anthropologue, que parler de la disparition des rites est un peu radical. «Ils se transforment plutôt, estime Marc-Antoine Berthod. La mort, le rapport à la mort, au corps mort, au mourant, connaissent différentes phases, entre rejets et résurgences.» Les catholiques ont par exemple connu «la pastorale de la peur», du XVI^e siècle aux années 1960. Le passage dans l'au-delà y était dramatisé. Le concile de Vatican II réconcilia pour certains l'homme et son Dieu, centrant davantage la mort sur le deuil et permettant l'expression du chagrin des v